



ARBRE DE LA SAINTE VIERGE DANS LE JARDIN DU BAUME, A MATARIEH, PRÈS DU CAIRE
ET DE L'EMPLACEMENT D'HELIOPOLIS, VILLE OU RESIDA LA SAINTE FAMILLE

L'ARBRE DE LA SAINTE VIERGE

A MATARIEH

Une très ancienne légende cophte raconte naïvement, dit l'abbé Le Camus, que la Sainte Famille arrivant en Egypte s'arrêta à Matarieh. Joseph avait soif, une source jaillit de terre pour le désaltérer ; la Vierge était fatiguée, un sycomore ouvrit ses bras et lui offrit un siège ; et l'Enfant Jésus, bénissant l'arbre, la source et le jardin, leur donna des propriétés merveilleuses. Alors les bananiers qui n'avaient jamais réussi, arrosés par l'eau miraculeuse, se développèrent.

Le sycomore auquel une tradition non interrompue reconnaît une si noble origine existe encore, à quelques minutes du Caire, tandis que la superbe ville d'Héliopolis, voisine, est ruinée et a disparu avec ses monuments orgueilleux, ne laissant qu'un obélisque témoin de ses splendeurs ; les chrétiens veillaient sur l'arbre sacré renaissant de ses racines, et pour avoir abrité quelques heures ou quelques jours une pauvre femme fugitive, son fils et son époux, il était vénéré de siècles en siècles.

Cet arbre, que l'opinion commune fait remonter jusqu'au temps de la Très Sainte Vierge, est un très vieux sycomore, arbre dont la racine est impérissable comme celle de l'olivier ; il a 24 pieds de circonférence, 26 pieds de haut, et s'incline vers le nord. Cet arbre fut donné à la France par le vice-roi lors du passage de l'Impératrice venue pour inaugurer l'Isthme de Suez.

LES FANTOMES



Le soir-là, à Québec, nous n'étions que trois à souper.

On avait mis notre couvert dans la plus grande chambre du restaurant, loin des bruits de la cuisine. La blafarde clarté des deux bougies envoyait un reflet pâle sur les murailles peintes en couleur verdâtre, où se déroulaient, encadrés de maigres baguettes noires, les tableaux lamentables de l'histoire de Mazeppa, hetman des Cosaques.

De temps à autre, le loquet de la porte claquait,

et le pas retentissait, sonore sur le plancher de sapin, de la servante qui nous apportait un plat, et qu'on voyait, la figure bouffie et rougeaude, émerger du fond de l'ombre, car tous les angles de la vaste salle restaient plongés, dans l'obscurité.

Arthur B., qui avait passé plusieurs années à Paris, comparait ce triste repas d'auberge, avec ses mets simples et sains, aux brillantes agapes des cabinets particuliers de Paris, étincelant de dorures, drapés de satin, baignés de l'aveuglante lumière du gaz, où les éphèbes du torchon servent à des blasés gastralgiques, des nourritures étranges et des vins à deux louis la bouteille.

Jean Friel, qui n'était jamais allé à Paris mais qui le connaissait comme si le diable Asmodée lui en eût soulevé le toit de chaque maison, le couvercle de chacune de ses marmites à plusieurs étages.

Où bout l'imperceptible et vaste humanité.

Jean Friel, m'interrogeait avidement, sur ce Paris de ses rêves, terre de Chanaan, dont la butte Montmartre devait être pour lui le mont Nébo, car il n'entrevoit jamais que par la pensée ses effrayantes splendeurs.

Et ce fut à ce propos qu'il fut parlé du Paris bizarre que hantent les artistes, et qui les hante, si bien que la causerie en arriva aux extraordinaires névropathies des Parisiens ; puis de là, par une pente naturelle, aux excentricités de la vie à outrance puis à l'impénétrable inconnu du lendemain de la mort, qui nous amena aux divagations accoutumées sur les choses de l'ordre surnaturel.

J'eus donc l'occasion nouvelle d'entendre une nouvelle théorie de la peur. Dans ce sujet, je me croyais familier, je vis soudain se creuser des trous, s'ouvrir en spirale des abîmes si profonds, qu'il fallut bien se rendre à l'évidence, et confesser enfin que la peur, la cruelle peur qui torture, lacère, écrase, lamine l'intelligence la plus lucide, la plus vaillante, revêt plus de formes que Protée, et n'épargne aucun des plus hardis parmi les forts, dès qu'il s'agit du mystère sublime de l'au-delà du tombeau.

Jean Friel n'était point de ces gens qu'on épouvante. Un robuste jeune homme, de taille à porter une armure de paladin, gai, rieur, narquois, d'une franchise de coureur des bois, d'une candeur d'enfant.

Ancien engagé dans la guerre de la Sécession

américaine, ex-zouave pontifical, Jean Friel ne craignait ni plomb, ni fer, et se riait du danger comme un soldat qui a traversé vingt batailles, au fracas du tambour, aux sifflements des balles, aux mugissements du canon ; comme un gabier qui, pendant les tempêtes, courant les mers, a chanté les complaintes du pays d'Armor, suspendu entre le ciel sillonné d'éclairs, et l'onde soulevée en tourbillons d'écume.

Il contait volontiers ses exploits, mais avec une indifférence méprisante, humilié de ces aventures mesquines, presque jaloux des héros homériques ou des preux de la chevalerie, et ne tenant pas à honneur qu'on se battît sans souci de sa peau : le vrai courage veut des luttes plus terribles, non pas au grand soleil, mais dans la morne opacité des ténèbres.

— Ah ! nous dit-il tout à coup, à Arthur B. et à moi, avec un sourire glacial qui nous donna le frisson, devenu subitement très pâle, les joues, les tempes et le front blanc comme un bloc de marbre.

— Ah ! je me suis battu une fois, dans la neige, à la lisière d'un bois... battu, seul, à coups de sabre, contre six cavaliers du Sud, et j'en tuai quatre dont le sang m'inonda de la tête aux pieds. Eh bien ! j'aimerais mieux recommencer tous les soirs ce duel d'un homme contre six hommes, et reprendre ce bain de sang... que de faire ce que je fais tous les soirs et vais faire encore tout à l'heure : m'en aller seul sur le chemin de la Petite Rivière.

— Et qu'est-ce donc que vous y voyez sur le chemin de la Petite Rivière, ami Jean ? Car, Dieu me pardonne ! vous dites cela du ton d'un homme qui a peur ! demandai-je avec une âpre et stupide curiosité.

Il me répondit froidement :

— Oui, j'ai peur.

Le père de Jean Friel habitait, dans la vallée Saint-Charles, une maison isolée, entourée de grands vieux pins, de bouleaux et d'érables. Mais jamais on avait ouï dire que ce lieu fût mal fréquenté ; pendant le jour, il était fréquenté par de nombreux passants, et la nuit on n'y entendait que la grêle cantilène des insectes nichés sous les fleurs, criblées par les mouches à feu, d'étincelles mouvantes.

— Je ne sais plus en quelle année, reprit Jean Friel, obéissant à l'irrésistible besoin d'avouer enfin ce qu'il n'avait encore avoué à personne... Je ne sais plus en quelle année, car j'étais alors un blondinet de huit ou dix ans tout au plus, mais je me souviens, un jour, qu'on avait posé sur tous les murs de la ville de Québec, de grandes affiches colorées représentant les scènes sanglantes d'un drame que devait jouer une troupe de passage, il y en eut une vers laquelle je fus attiré... par un singulier caprice. Cela s'appelait le parricide.

Le parricide ! Je vis, sur une route bordée de hauts sapins, un groupe hideux : un vieillard, étendu sur l'herbe, saigné au cou et le sang jaillissant en un jet écarlate ; puis, deux êtres farouches, l'un qui maintenait la victime, l'autre qui, le couteau à la main, la contemplait.

Quelle impression me fit cette image, je ne saurais vous l'exprimer. Je n'avais pas encore entendu prononcer le mot : "parricide" ; à peine avais-je même l'idée nette du crime. Je me suis mis à pleurer, et quand je rentrai à la maison, tout effaré, je reçus de mon père la taloche qui accentuait ses plus sévères réprimandes.